

NOTES LOCALES

La ville d'Edmundston a adopté un plan de la ville. Il est donc dans l'intérêt des citoyens qui achètent des lots de voir que ces lots soient conformes au plan officiel sans quoi ils pourraient bien se voir privés de l'eau de l'égout et de la lumière.

Monsieur et Madame William Bélanger de St Jacques sont venus à Edmundston cette semaine.

Maintenant que les jeunes gens de 20, 21, et 22 ans sont appelés sans avoir droit à aucune exemption, un grand nombre de nos jeunes gens vont nous quitter.

Les travaux à l'écluse de la cie Fraser avancent rapidement et hier les ouvriers de la compagnie ont pu abattre les barrages et laisser l'eau circuler librement parmi les piliers.

Les jeunes gens de Ste Anne qui avaient été arrêtés malgré leur exemption en due forme et qui avaient été relâchés, se trouvant presque tous d'âge prescrit par le nouvel ordre en conseil ont été rappelés et partiront prochainement pour St Jean N. B.

M. Rémi Soucy vient d'entrer comme commis au magasin de M. J. J. Daigle. Nous croyons que c'est une acquisition pour le commerce de M. Daigle.

M. Jos J. Dubé de la Rivière Bleue était à Edmundston au commencement de la semaine par affaires.

M. T. T. Marcheseau, de Lévis, instructeur pour les

nouveaux règlements du chemin concernant les employés des chars, est à Edmundston depuis quelques jours pour faire les examens.

Mde C. R. Bélanger, de St-Basile, était à Edmundston, cette semaine.

Melle Anna Dubé fille de M. Jos. Dubé qui était retenue à la maison par la maladie prend un mieux sensible.

Un nouveau cas de picotée vient de si déclarer dans les environs. C'est M. Théodule F. Bossé de la paroisse Madawaska qui en est la victime. Espérons que des mesures précises seront prises pour que l'épidémie ne se répande pas.

Voilà maintenant que des membres de l'ancien gouvernement de Fleming accusent l'orateur libéral de la Chambre d'avoir fait du bouclage avec la question de la coupe du bois... Chacun mon tour, comme dit l'autre.

M. le docteur Guy qui a passé l'hiver en Floride est de retour depuis samedi dernier. Nous lui souhaitons la bienvenue.

Les amis de M. Xavier Clavet de St Basile, le félicitent sur l'arrivée d'un gros garçon.

M. et Mde Jos. D'Amour, d'Edmundston annoncent l'arrivée chez eux d'un gros garçon.

Mde Thomas Tobin de Connors, est en visite aujourd'hui chez Mde W. T. Perron.

Après une longue vacance et ma santé en bonne condition il me fait plaisir d'annoncer au public qu'en outre de

mes services à l'hôpital de St-Basile, je m'occuperai de la pratique générale. Pendant le jour on me trouvera à ma résidence, et pendant la nuit au bureau de poste. J. ADOLPHE GUY, M. D.

Ce que mange notre armée

Pour ravitailler l'armée américaine en France, il y est débarqué chaque jour cinq livres de vivres pour chaque homme, dit le capitaine Erri J. Zimmerman, un officier en déparlement des quartiers-maîtres à Chicago.

Le peuple américain, dit-il, n'a pas une idée bien nette de la quantité de produits alimentaires qu'il faut expédier en Europe pour nos troupes ni des difficultés qu'on doit surmonter pour les leur faire parvenir.

Nos troupes de France reçoivent la ration de garnison, comme les soldats dans nos cantonnements en ce pays pays. Cette ration est de cinq livres par homme quotidiennement. Cette pesanture comprend ce pendant les ustensiles et les contenants. Pour 1 million d'hommes, il faut à ce compte, 6,000 tonnes de rations par mois, soit 4 mille wagons de chemin de fer remplis de denrées.

La nourriture mangée par une armée d'un million d'hommes en trente jours comprend ce qui suit: 23 millions de livres de bœuf congelé.

37 millions 500 mille livres de farine.

6 millions de livres de lard fumé, 2 millions de boîtes de bœuf en conserve.

1 million de boîtes de bœuf salé, 1 million de boîtes de hachi au bœuf salé.

3 millions de livres de sucre, 2 millions 400 mille livres de café.

78 mille livres de beurre. Le capitaine Zimmerman ajoute qu'il y a toujours un approvisionnement de vivres pour 80 jours en abas pour l'armée expéditionnaire américaine.

La bouteille vola en éclats

C'était la veille. Depuis un jour les deux grandes filles étaient revenues du couvent et dans la soirée Henri reviendrait du collège.

Une âcre odeur de graisse annonçait aux passants que les Lalonde faisaient leurs beignes. Le père débinait du bois par morceaux, pour toute la durée des fêtes. Albert le grand garçon, fourbissait à tour de bras son harnais et ses grelots.

Dès l'après midi la mère se mit à dire qu'il ne fallait pas manquer le train en allant chercher Henri. Tu sais, dit-elle à Albert tu as toujours le temps, toi. Aussi tu arrives toujours trop tard.

Dame reprit Albert, le train est à cinq heures; en partant à quatre heures ce sera bien assez tôt.

Mais il y avait les commissions, les retards possibles. Il dut atteler trois heures.

A cinq heures toute la maison

était dans l'attente. Le petit Paul, grimé sur la corde de bois, avait entendu siffler la locomotive à la traversée du rang d'en bas. Le train n'avait douc pas de retard et ils arriveraient bientôt.

Ils retardèrent cependant. Il était près de six heures quand le cheval, au pas, s'arrêta devant la porte.

—Vous prenez bien votre temps, avait crié le père qui, un seau à la main, les attendait sur le perron.

Quand le train fut arrêté, il s'aperçut qu'Albert était seul.

—Et Henri?

—Il n'y est pas.

—Il n'y est pas? reprit dix voix entassées dans la porte.

—Non. J'ai traversé tous les chars, pas d'Henri. J'ai rencontré le petit Chouinard, de la rivière aux Glaises, il me dit qu'il n'a pas vu Henri de la journée.

—Il aura manqué son train, fit le père.

—Où peut-il être? dit la mère.

Et tout de suite cinquante suppositions invraisemblables affluèrent à son cerveau. Certainement il y avait un malheur. La veille du jour de l'an, il y a tant de chevaux menés trop vite, tant de gens qui ont pris un coup de trop.

Le souper fut triste et la soirée de même. Le père fit semblant de

lire un journal, Alberta monta de bonne heure dans sa chambre. La mère et les filles achevaient d'oublier le silence et le silence était tel qu'on entendait souffler le vent.

Les petits et les petites s'amusaient sans entrain à aligner des cartes et des osselets. Tous pensaient à autre chose.

Le père ne laissa tomber qu'une réflexion: —Ce sera la première fois, dit-il qu'un de mes enfants manquera au jour de l'An.

Tous répondirent qu'il avait le temps d'arriver.

—Sûrement il sera sur le train de nuit, dit la grande sœur.

La mère proposa qu'Albert attende de nouveau pour aller l'y rencontrer. Le père s'y opposa. — Pourquoi passer la nuit sur le chemin? Il y a une maison à côté de la station, Henri n'a qu'à s'y rendre.

—Et s'il n'avait pas d'argent?

—Bigre! nous ne sommes pas des étrangers. Laissez-le connaître.

La mère ne fut qu'à demi-convaincue. Si l'enfant allait se mettre dans la tête de venir à pied, qu'arriverait-il? Dans la neige, par un froid pareil, faire quatre milles, avec son sac de linge. A seize ans on réfléchit si peu!

La prière faite, les enfants songèrent tout de même à tendre leurs bas pour y recevoir des étrennes. Ils montèrent se coucher. Quand les lumières furent éteintes les grandes filles descendirent à pas de loup pour aider la mère dans le doux travail de préparer des surprises. Sur la longue table de famille on aligna les bas, par rang d'âge. Chacun avait le sien, depuis Albert jusqu'au plus petit. La mère se réserva de préparer celui d'Henri et le chargea plus que les autres. Puis on se coucha.

La pauvre femme ne ferma pas l'œil, le père dormit mal.

Dès le petit matin les enfants descendirent, recevoir la bénédiction paternelle et voir les merveilles que le petit Jésus leur avait apportées. Cris étouffés de surprise et de contentement, rires, souhaits et joyusetés, rien ne manqua d'abord; mais l'on songea bientôt qu'Henri n'y était pas. Dès que le jour parut Albert descendit à la station; aucune nouvelle de lui.

Le père devint très soucieux. A l'église, au sortir de la messe, il interrogea deux ou trois écoliers de la paroisse. Pas de nouvelles précises. Un d'entre eux, cependant, avait vu Henri quitter le collège, la veille, dès le matin, et se diriger vers la ville avec son grand ami, Raoul Paquin.

Ce renseignement si vague fut-il déduit à M. Lalonde. Il connaissait ces Paquin de la paroisse voisine, des fêtards qui ne dérogissaient pas depuis Noël jusqu'au carême. Le Raoul qui allait au collège ne lui disait rien de bon. De deux ans plus vieux que son fils, il était venu à la maison, et M. Lalonde avait failli le mettre à la porte, tant son sans gêne l'avait révolté.

A la poste pas de lettre et pas de dépêche à la station.

M. Lalonde prit son parti, il descendit à la ville par le train de trois heures et ferait chercher son fils.

De retour à la maison on allait se mettre à table pour le dîner, quand on aperçut une voiture étrangère qui faisait un écart vers le perron. C'était un cocher de la ville qui conduisait deux jeunes gens. L'un d'eux se dégagea du milieu des fourrures où ils étaient enroulés et se dirigea vers la porte. C'était Henri. Il entra plein d'une gaieté bruyante et se mit à embrasser la famille.

(Suite au prochain numéro.)

Chevaux à vendre

6 belles Juments à vendre pesant de 1200 en omnant. Venez me voir. Conditions faciles.

AIME MARTIN (Lac Baker)

17-18 p.

CANADA HOTEL

MICHEL GAGNON, PROP.

ANDERSON SIDING, N. B.

CHALMERS advertisement featuring an image of a car and text describing its features and availability.

CALCO advertisement for agricultural products, including 'CULTIVATEURS' and 'LISEZ BIEN CECI'.

Large advertisement for 'LE REGULATEUR DE LA SANTE DE LA FEMME' by Dr. Joseph Lariviere, including a portrait of a woman and detailed text.